

Anne Cuneo

Zaida

Fragments d'une vie

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« ZAÏDA »,
DEUX CENTIÈME OUVRAGE PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : GIUSEPPE PESSINA
© MUSEI CIVICI DI LECCO, FOTOTECA
PORTRAIT DE L'AUTEUR : JACQUELINE MONNAT
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR', PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE
UNE ENTREPRISE DU GROUPE CPI, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 978-2-88241-200-3
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2007 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Inutile de dire aux humains qu'ils devraient se contenter de vivre tranquilles; ils veulent de l'action; et ils la provoqueront s'ils ne la trouvent pas. [...] Les femmes sont censées être plus calmes: mais les femmes éprouvent les mêmes sentiments que les hommes; il leur faut de quoi exercer leurs facultés, il leur faut un espace pour déployer leurs efforts, tout comme à leurs frères.

CHARLOTTE BRONTË

Jane Eyre, 1847

*M*ON arrière-grand-mère s'appelait Zaïda.
« Ça veut dire “la chanceuse” ou “la bien-aimée”, et ça vient de l'arabe », disait-elle parfois, assez fière des origines de son nom. « Il y a un personnage qui porte mon nom dans un opéra de Rossini », ajoutait-elle, l'air satisfait.

Lorsque j'étais enfant, je ne savais pas qu'elle était mon arrière-grand-mère. C'était simplement une très gentille dame, une tante. Mais tante de qui, je ne me suis pas posé la question. Tout le monde l'appelait Zia Zaïda (Tante Zaïda). Moi aussi.

D'elle, j'ai appris la valse. Elle s'est perchée avec moi sur une table ronde qui ne devait guère avoir plus d'un mètre de diamètre, et m'a expliqué d'un air sévère que quelqu'un à qui il faudrait davantage de place ne serait jamais un bon valseur. Ou une bonne valseuse.

Elle m'a appris à jouer à la marelle et à l'élastique. Après avoir fait une première démonstration des divers sauts

nécessaires à la virtuosité de tels exercices, elle s'est toujours contentée de me corriger, jusqu'à ce que je devienne une championne (le terme est d'elle). Elle m'a appris à me tenir en équilibre sur un vélo. Elle m'a appris à aller en patins (à roulettes et à glace). Elle m'a appris le français, et elle m'a appris l'anglais, sa langue maternelle, car elle était elle-même anglaise et il était à son avis indispensable que je fasse honneur aux quelques parcelles de sang britannique qui coulaient dans mes veines.

Quoique dire que Zaïda était anglaise, c'est un grand mot. Elle était née à Londres d'une mère anglaise et d'un père italien, un nobliau originaire d'Italie centrale, Leonardo De Vico, qui avait émigré à Londres pour des motifs politiques; ses idées étaient trop libérales pour les gouvernants du micro-État d'avant l'unification de l'Italie dont il venait. Il avait rapidement trouvé du travail au Stock Exchange, où il avait fait une petite fortune, et n'était jamais reparti. Zia Zaïda, elle, avait fini par épouser un Italien, Francesco Giocondo, et si elle m'a raconté le pourquoi et le comment je ne les ai, lorsque j'étais enfant, pas retenus. Elle parlait peu d'elle-même. À tel point que je n'ai jamais compris qu'elle n'était pas une vague grand-tante, mais la grand-mère de mon père. C'est que le passé n'a jamais paru beaucoup intéresser Zaïda.

« Parlons plutôt de demain que d'hier », aimait-elle à dire.

*

* *

Lorsque ma mère s'est retrouvée veuve (mon père est mort d'un accident de moto), elle avait vingt-huit ans, et j'en avais quatre. Le clan des Giocondo n'étant pas du genre qui laisse tomber les siens, des parents se sont empressés de venir

parlementer avec elle pour voir comment on pourrait l'aider. Elle a vite trouvé du travail en Suisse, à Vevey – responsable de la réception dans un hôtel dont les propriétaires étaient d'origine italienne. C'était sa profession. Problème: la loi suisse ne lui permettait pas d'emmener sa famille (moi, en l'occurrence), du moins au début.

Les discussions chuchotées, que je me faisais un point d'honneur d'écouter en catimini pour savoir ce qu'il allait advenir de moi, tournaient autour du thème: « Et Alice? Qu'allons-nous faire de cette petite? » On a envisagé oncle untel, cousine une telle autre, tante X, cousin Y. On a considéré mon grand-père. Mais, à lui, on n'a même pas posé la question: un veuf d'un certain âge, professeur d'université par-dessus le marché, ne saurait s'occuper d'une fillette de quatre ans. Impossible. Quant aux autres, il y avait partout un obstacle qui empêchait qu'on me recueille. Après plusieurs soirées de palabres, quelqu'un a fini par lâcher, comme à regret, m'a-t-il semblé:

« On pourrait demander à Zaïda. »

Zaïda, j'en avais déjà entendu parler, elle avait un de ces prénoms qu'on retient. Je l'avais peut-être vue, mais je ne me souvenais pas d'elle. Bref, je ne la connaissais pas. L'évocation de son nom, même à mes oreilles d'enfant, était pétrie de réticences et, autour de la table, ça n'avait pas manqué:

« Zaïda? Vous n'y pensez pas! Elle est trop spéciale! Et puis, avec son métier... Vous croyez qu'elle pourra? Et puis, est-ce qu'elle saura? Elle ne va pas donner le mauvais exemple à la petite? Lui inculquer des drôles d'idées? »

Timidement, mais fermement, ma mère, qui voyait approcher le jour de son départ, a demandé:

« Vous croyez qu'elle voudra? »

Elle avait voulu.

Et j'ai passé avec elle quelques-unes des années les plus heureuses de mon enfance. Lorsqu'elle est morte, j'avais neuf ans.

Ce n'est qu'à son enterrement que j'ai compris : cette petite Zia (elle ne faisait pas plus d'un mètre cinquante), toujours vêtue comme une gravure de mode, avec ses tailleurs Chanel, ses blouses de soie et ses hauts talons, n'était pas ma tante : c'était mon arrière-grand-mère. Et elle était plus que centenaire. Ni ses allures de grande dame ni son grand âge ne l'avaient empêchée de grimper sur la table sans aide, de courir avec moi au parc, de chanter des chansons coquines et d'être toujours prête à rire avec moi.

À cette occasion, j'ai aussi compris que toutes ces personnes que je rencontrais à l'enterrement, et que j'avais vues régulièrement à la maison, où elles venaient trouver Tante Zaïda qui s'enfermait avec elles, étaient ses patients. Tante Zaïda avait été psychanalyste. Et elle avait exercé jusqu'au bout.

À son enterrement, j'ai revu mon grand-père. Je le connaissais à peine. Mais Zia Zaïda m'en avait beaucoup parlé, sans jamais me dire que c'était son fils ; il était simplement « ton grand-père », ou Alberto. Elle m'avait raconté qu'il était mathématicien. Il avait enseigné dans des universités, aux États-Unis, en Italie, en Angleterre. Au moment où elle est morte, il arrivait d'Oxford. Il venait de prendre sa retraite.

Lorsque nous sommes revenus du cimetière, il m'a demandé si je serais d'accord pour qu'il s'occupe de moi. Je le trouvais doux et gentil, je me sentais seule et abandonnée, j'ai dit oui.

J'ai peut-être donné l'impression que je vivais seule avec mon arrière-grand-mère, mais ce n'était pas le cas : il y avait aussi Mathilde, que Zia Zaïda qualifiait de sa « dame de compagnie ». Elle s'occupait de la maison, de la

cuisine, de tout le côté pratique de nos vies. C'est d'elle que j'ai appris les quelques recettes de cuisine que je connaissais au sortir de l'enfance.

Grand-Père s'est installé dans l'appartement de sa mère, et Mathilde a continué à s'occuper de tout.

Il a réussi, pendant près de quatre ans, à me donner le sentiment que j'étais quelqu'un d'important : il s'est occupé de moi avec concentration. Les devoirs avec Grand-Père, c'est un des grands souvenirs de ma vie d'écolière – avec lui, il était impossible de ne pas comprendre un problème : quel qu'il fût, il arrivait toujours à l'expliquer de telle sorte qu'il finisse par paraître élémentaire.

Au premier abord, il avait l'air sévère, parfois triste, mais en fait il était drôle, et il m'a fait étudier en me faisant rire. En plus, il m'a appris une montagne de choses dont on ne trouve aucune trace dans les programmes scolaires. Il a entretenu mon français et mon anglais, qu'il parlait lui-même à la perfection.

Il jouait du violon d'une manière qui, à mes oreilles d'enfant, paraissait miraculeuse. Il tirait de son instrument du Bach, de la musique tzigane, des chansonnettes ou du jazz, en riant, sans effort apparent. Il a essayé de m'apprendre à en jouer, mais hélas je n'ai pas l'oreille musicale. En matière de musique, j'ai toujours dû me contenter d'être une consommatrice.

Au bout de quelques semaines, j'adorais ce grand-père, qui a su prendre la place de Zia Zaïda sans l'usurper, car il se référait souvent à elle.

Et puis il est mort lui aussi. Il a été emporté en quelques jours par une pneumonie. J'allais avoir treize ans.

Avec lui a disparu pour moi la joie de vivre. Ma mère a soudain fait acte d'autorité, sans me poser la moindre question, bien entendu ; elle a décidé de ne pas faire confiance à Mathilde, qui a pourtant offert de continuer à m'élever

— par snobisme, j'imagine, ma mère ne voyait en elle qu'une domestique. Je me suis dit qu'elle n'avait pas osé se manifester plus tôt parce que Zaïda et Alberto l'avaient par trop intimidée. Résultat : je me suis retrouvée déracinée dans un internat près de Lausanne. Correct, mais froid. Je n'avais plus guère vu ma mère une fois que j'avais été confiée à Zaïda. Elle n'était pas venue à son enterrement. Je crois qu'on ne l'avait même pas consultée avant de me confier à Grand-Père. Cela n'a pas changé quand j'ai vécu à trente kilomètres d'elle. Elle a voulu que je sois en Suisse pour m'avoir sous la main, pas pour me voir.

J'ai décidé de noyer mon chagrin dans le travail.

Grâce à Zaïda et à Grand-Père, j'ai tout de suite été bonne élève : ils m'avaient appris le français sans même que je m'en rende compte, et j'avais eu la chance que mes enseignants milanais fussent plutôt bons pédagogues. Et puis, il y avait eu les lectures : Zaïda empruntait régulièrement à la bibliothèque des brassées de livres sur toutes sortes de sujets que je lisais aussitôt « parce qu'une vraie demoiselle lit tous les jours » ; Grand-Père rapportait également de nombreux livres des bibliothèques et des librairies, et à cela il ajoutait un exercice que j'adorais : il me racontait ceux dont il estimait, vu ma jeunesse, qu'ils seraient difficiles à lire mais qu'il fallait que je connaisse. Bref, avec tout ça, j'étais en avance pour mon âge.

À quatorze ans, j'ai réussi le certificat d'études qu'on passe, normalement, à seize. En attendant que j'aie l'âge d'en faire état, ma mère a dégoté en Cornouaille des De Vico, parents anglais de mon père qui avaient gardé le contact avec la famille. J'ai ainsi passé deux ans chez eux, à la sortie de Saint Askin, charmante bourgade au bord de la mer, dans une maison qui me semblait dater du XVIII^e siècle, spacieuse et ensoleillée, avec un grand jardin bordé de hauts buissons de rhododendrons multicolores. Depuis le premier

étage, où était ma chambre, on apercevait la mer, à quelques centaines de mètres. Dans les combles, sous le toit, il y avait un grand espace vide, surmonté d'une verrière, qui avait dû être un atelier d'artiste. Pendant l'année scolaire j'étais pensionnaire dans un internat d'Exeter, en été je courais la campagne kernévote, à pied, à vélo et même à cheval, seule ou en compagnie du fils de la maison, Simon, un garçon de quelques années mon aîné qui me traitait avec condescendance et que je trouvais arrogant. Ses parents, Cousin John et Cousine Hermione, m'ont toujours manifesté une affection chaleureuse, mais retenue, très britannique.

De petite phrase en petite phrase, j'ai fini par réaliser que ma mère n'avait en fait rien dégoté du tout : j'étais là parce que Zaïda et Alberto (Grand-Père, je veux dire) avaient tout prévu. C'étaient eux qui avaient fait en sorte que l'argent qu'ils me laissaient serve à payer l'internat de Lausanne. C'étaient eux qui avaient organisé (par avocat interposé) mon séjour en Angleterre une fois que j'aurais mon certificat d'études. Je sais aujourd'hui que c'est aussi à eux que je dois d'avoir pu mener à bien des études universitaires.

Je n'ai appris qu'à vingt-quatre ans, en recevant en mains propres le reliquat de l'héritage, que Zaïda avait mis au point la distribution de la somme qui resterait à sa mort de telle sorte que j'aie, au bout du compte, un métier. Et Grand-Père avait veillé à ce que cela se passe sans accrocs.

Ainsi, Zaïda est restée dans ma vie une image lumineuse de bonne fée, qui m'a tenu la main, même après être partie, jusqu'à ce que je sois véritablement indépendante. Une image lumineuse, oui, mais mystérieuse, aussi. Il flottait à son propos un air de réprobation, on la trouvait bizarre, farfelue — trop différente. Pour le reste de la famille, elle était extravagante, pour Grand-Père, elle était exceptionnelle : c'était d'autant plus difficile pour moi de choisir que je lui avais voué un amour sans condition.

L'arrière-grand-père des « cousins » anglais était le frère aîné, mort depuis très longtemps, de Zia Zaïda, ce qui faisait d'eux ses arrière-petits-neveux, et de très lointains cousins – pour ainsi dire à la mode de Bretagne – pour moi. Autrefois, ils habitaient à Truro, dans un appartement exigü. Zaïda venait passer une partie de l'année dans sa maison, achetée ou héritée dans sa jeunesse. Elle avait fini par estimer que la maison était trop grande pour elle, et qu'il était immoral qu'Alberto et elle y viennent occasionnellement pendant que John, Hermione et Simon se serraient dans un petit trois-pièces; son appartement de Milan lui suffirait. Il faut croire qu'Alberto avait été d'accord. Elle avait encouragé les jeunes De Vico à y vivre. Ils avaient accepté, mais avaient insisté pour lui réserver un étage, où elle pourrait continuer à venir quand elle voudrait: ils l'aimaient beaucoup, et Zaïda n'a jamais joué à la vieille dame avec personne; elle était une hôte bienvenue, il suffisait de la prendre comme elle était. Elle avait donc continué à venir, moins souvent, mais néanmoins toutes les années (je ne m'explique pas pourquoi elle ne m'y a jamais emmenée). Les De Vico l'avaient par conséquent bien connue.

« Elle était particulière », disaient-ils.

J'ai voulu savoir en quoi ils la trouvaient « particulière », mais ils se sont contentés d'un haussement d'épaules.

Simon, à qui j'ai ensuite posé la question, a répondu dans un grand geste:

« Bof! Des histoires de vieux, aucun intérêt. Je n'ai jamais voulu les connaître. »

J'ai renoncé à savoir.

Quoi qu'il en soit, Zaïda est restée présente dans ma vie, non seulement parce qu'elle avait été la seule à être une vraie mère pour moi, mais également à cause de son portrait.

Lorsque j'habitais avec elle à Milan, son appartement n'était que peu meublé. Juste l'essentiel. Peu de livres de

littérature générale. Il y avait une bibliothèque entière de traités médicaux, mais la littérature se bornait, pour l'essentiel, aux Fiancés de Manzoni, à quelques œuvres de Dumas, aux pièces de Shakespeare et à une demi-douzaine de romans de Wilkie Collins, de Jane Austen et de Paolo Valera. À part cela, les livres que nous lisions, et Dieu sait s'ils étaient nombreux, venaient des diverses bibliothèques publiques que nous fréquentions assidûment. Seul luxe de l'appartement : au mur de la salle à manger, il y avait deux portraits magnifiques, dans des cadres dorés à la feuille. Jamais je n'aurais deviné que la jeune femme souriante et rousse aux grands yeux noirs dans un visage ovale au menton un peu pointu était Zaïda si elle ne me l'avait pas dit. Quant au jeune homme, il était très beau, lui aussi ; tête aux boucles noires et serrées, yeux gris et visage lisse et concentré. Zaïda m'a confié qu'il avait été son amoureux, autrefois. Cela devait dater de la fin du XIX^e siècle, à en juger par les vêtements. Ils avaient l'air heureux.

Je venais d'avoir neuf ans lorsqu'un jour, en rentrant de l'école, j'avais trouvé Zaïda morte sur son lit, tout babillée, les yeux fermés, le visage paisible, comme lorsqu'elle faisait « un pisolino » (un petit somme) après le repas. Mathilde était sortie, j'étais seule avec elle. C'était une éventualité à laquelle Zaïda avait souvent tenté de me préparer, mais que j'avais toujours refusé d'envisager.

J'ai commencé par passer une heure assise près de la dépouille, à lui tenir la main en pleurant. Pendant cette heure de désespoir, il m'a semblé impossible de continuer à vivre sans elle, et j'ai d'abord pensé à me suicider. Puis une idée a surgi.

J'ai posé la main de Zaïda sur sa poitrine, je suis allée à la salle à manger, j'ai décroché les tableaux : avec un couteau, j'ai soigneusement enlevé les clous qui rattachaient les cadres aux châssis. Une fois dégagées de leurs somptueuses

dorures, les toiles proprement dites n'étaient pas plus grandes qu'une grande feuille de papier.

Je suis allée sortir de sous mon lit la valise qui s'y trouvait depuis le jour où j'étais arrivée, et j'ai mis les toiles au fond. Il n'était pas question de séparer Zaïda de son amoureux. J'ai posé quelques vêtements par-dessus, j'ai remis la valise sous le lit et je suis allée mettre les cadres dans le placard à balais. Puis je suis retournée dans la chambre de Zaïda. Je l'ai embrassée une dernière fois avant de courir chercher quelqu'un :

« Tu restes avec moi, Zia Zaïda. Je t'emmène. »

Personne ne s'est jamais enquis de ces portraits. J'imagine que Mathilde, qui a forcément constaté leur disparition, a dû en parler à Grand-Père, mais – typiquement – il a choisi de ne rien dire. Je les ai gardés. À chaque déménagement, je commence par les suspendre au mur dans l'appartement vide. Les cadres sont moins luxueux que ceux d'origine, mais cela ne change rien à la fraîcheur des tableaux. Ils sont signés B. Tatley, et je n'ai jamais eu la curiosité de chercher à savoir qui cela était. Souvent, les gens pensent que celui de Zaïda est un portrait de moi en costume de théâtre – mimétisme ou hérédité, je ne sais pas, le fait est que j'ai fini par lui ressembler, à part que je mesure un mètre soixante.

Cela dit, Zaïda n'a plus été dans ma vie qu'une présence diffuse. Mais j'ai toujours aimé raconter que j'avais été élevée par mon arrière-grand-mère – ça n'arrive pas à tout le monde.

Ma mère a fini par épouser en secondes noces un client de son hôtel et vit en Allemagne. Le type est plein aux as, et je ne le trouve pas particulièrement sympathique. N'ayant aucun souvenir intime à partager avec elle, j'ai beaucoup de peine à considérer que cette femme est ma mère, et de son côté elle s'ingénie à créer la sensation que je suis quelqu'un qui lui fait perdre son temps, mais dont, à regret, elle doit

s'occuper de temps à autre. Je fais de mon mieux pour lui éviter ce pensum.

Au fond, j'aurais bien voulu être médecin, mais finalement, par timidité intellectuelle je crois, je me suis contentée de devenir pharmacienne, et j'ai fini par m'établir à Lausanne, dont j'ai même acquis la bourgeoisie. L'Italienne d'Angleterre, comme m'avait appelée autrefois l'un de mes professeurs, est désormais suisse.

J'ai gardé des liens distants avec John et Hermione, mais je ne suis jamais retournée en Cornouaille. J'allais sur mes trente ans lorsque John est mort. Il avait formé avec Hermione un couple très uni, et elle n'a pas réussi à lui survivre, elle est morte quelques mois après lui. J'ai écrit une lettre à Simon pour l'assurer que je comprenais la détresse de quelqu'un qui perd ses deux parents pratiquement ensemble. Pendant des semaines, il n'a pas réagi.

Puis, un soir, il m'a téléphoné.

« Est-ce que je peux te voir ? » a-t-il demandé, une fois les premières exclamations passées.

« Bien sûr », ai-je répondu, un peu étonnée. Pour moi, Simon était pratiquement un étranger. À quelques balades et des repas à la table familiale près, je ne l'avais jamais fréquenté.

« Je peux venir en Suisse », a-t-il encore dit. « Mais, vu la raison pour laquelle je t'appelle, il serait peut-être plus logique que tu viennes ici. »

Il n'a pas voulu m'en dire plus. J'y suis allée. Pendant la partie désastreuse de mon mariage, j'avais souvent repensé à cette maison : elle m'appartenait – Zaïda l'avait laissée à Alberto et, comme j'étais la seule descendante d'Alberto, j'en avais hérité avec le reste. Mais je me suis toujours dit que, pour moi, elle n'était pas aussi importante que pour les De Vico, et un avocat avait établi un contrat pour une location de longue durée.

Mon premier choc, ç'a été lorsque Simon a ouvert la porte de la maison qui avait été celle de Zaïda, puis de ses parents, et où il vivait à son tour. Nous sommes restés comme paralysés face à face, n'en croyant pas nos yeux. Moi parce qu'il ne correspondait pas à mon souvenir : le garçon dégingandé, boutonneux et maussade d'autrefois était devenu séduisant – beau n'est pas le mot, il était magnétique. Et lui (il me l'a expliqué plus tard) parce qu'avec les yeux de l'esprit il voyait la fillette à tresses à l'allure ingrate, et que j'étais devenue femme à laquelle, absurdement, il ne s'était pas attendu.

En d'autres termes, nous avons eu le coup de foudre tous les deux. Mais, sur le moment, nous avons fait mine de rien – tous les deux.

« Je t'ai demandé de venir, car j'ai trouvé quelque chose à l'atelier, au fond d'un placard. »

« Un placard ? »

« Un des placards de Zadie. »

« Et en quoi est-ce que cela me regarde ? »

Le sitting room de ses parents avait été réaménagé en un antre confortable, aux parois couvertes de livres, de photos ; cela baignait dans des teintes chaudes et claires. La pièce ouvrait sur une pelouse au fond de laquelle, au-delà des buissons, on apercevait la mer, qui était en fait, je le savais par expérience, à deux ou trois cents mètres de là. Simon s'est levé et a pris sur la table une chemise cartonnée qui regorgeait de feuilles.

Il est venu s'asseoir près de moi sur le divan. Il a ouvert la chemise.

« Tu vois, ça commence en anglais, c'est pour ça que j'ai compris de quoi il s'agissait. »

J'ai pris la feuille qu'il me tendait. En lettres rondes, une main avait tracé à l'encre brunâtre, en anglais : « Mémoires de Zadie De Vico Tatley Barber Giocondo. »

Je me suis tournée vers Simon, qui était là à attendre que je dise quelque chose.

« Zaïda a écrit son autobiographie ? »

« Je pense. »

« Comment, je pense ? Tu ne l'as pas lue ? »

« Pas vraiment. La plus grande partie du texte est en italien. Il y a des passages en français, et même en allemand. Les pages en anglais excitent ma curiosité au-delà de tout, mais hélas, j'ai beau m'appeler De Vico, je ne comprends pas un mot d'italien. Je me suis dit que tu serais la personne idéale. »

Il y en avait au moins deux cents feuillets, écrits serrés, au recto et au verso, d'une écriture sans repentirs et presque sans ratures. Zaïda s'était exprimée comme cela venait, je suppose, indifféremment en anglais, en allemand, en français ou en italien. Elle n'avait pas écrit pour être lue – sauf par moi, m'a-t-il semblé comprendre à la fin. Cela ne m'étonne pas que Simon ait eu de la peine à suivre. J'aurais voulu m'y plonger tout de suite. Mais ce n'était pas possible. J'étais particulièrement touchée que Simon ait voulu partager ce trésor avec moi à l'endroit même où il avait été créé. J'ai soigneusement posé la chemise sur la table basse devant moi, et je me suis tournée vers lui pour le lui dire.

« Merci, Simon, merci d'avoir pensé que ce serait important pour moi », et je lui ai touché la main, en signe d'affection, pensais-je. Mais ce simple geste a fait exploser la mystérieuse alchimie qui était à l'œuvre depuis l'instant où j'avais frappé à la porte. Nous nous sommes retrouvés dans les bras l'un de l'autre sans savoir comment, nous embrassant passionnément comme si notre vie en dépendait. Elle en dépendait peut-être.

« Ce n'est pas un peu incestueux, ce que nous faisons là ? » ai-je demandé, parce qu'il fallait bien dire quelque chose lorsque nous avons finalement réussi à nous dégager.

Simon a ri. Sa voix était aussi étranglée que la mienne.

« Alice, nous avons un trisaïeul commun. Je dirais que notre parenté est très diluée. Il reste juste de quoi se permettre un zeste de narcissisme lorsqu'on reconnaît quelque trait de soi-même chez l'autre. »

Ce doit être ça qui a soudé le couple que nous avons formé depuis lors, sans discussion, sans doutes, ni de ma part ni de celle de Simon. Le hasard, le destin, je ne sais quel mot il faut que j'utilise, a voulu que nous soyons libres, tous les deux. J'avais vécu un mariage si douloureux que je préférerais ne plus y penser; depuis deux ans, j'avais évité toute intimité, la blessure avait été trop profonde.

Cela dit, nous vivons à mille kilomètres l'un de l'autre. Je ne suis pas sûre que je pourrais un jour me remettre en ménage, même avec Simon — et je ne suis pas sûre qu'il y tienne autant que cela non plus. La femme qu'il aurait dû épouser avait changé d'avis au dernier moment, plusieurs années auparavant, et depuis il avait, je le cite, réagi en homme — il avait papillonné sans jamais s'engager. À mon avis, il n'est pas plus prêt que moi à se marier. Il faut pourtant admettre que le moment où nous nous sommes rencontrés devait être celui où nous étions tous les deux mûrs pour recommencer. Et puis, j'ai pensé que c'était encore là un coup de Zaïda, de Zadie comme on l'appelait dans cette partie-là du monde, ou d'Alberto : ils s'étaient impatientés de nous voir, nous qu'ils avaient connus et aimés, être malheureux séparément, et ils avaient créé un prétexte pour que nous nous revoyions, sachant qu'il y avait une chance pour que, ensemble, nous soyons heureux.

Depuis, nous voyageons. Je vais lui rendre visite en Cornouaille, il vient me rendre visite à Lausanne. Il travaille à la radio, et il arrange son emploi du temps de manière que ce soit possible.

Mais je reviens à ce jour-là et à ceux qui ont suivi. Des jours pendant lesquels j'ai vraiment compris qui avait été Zaïda. Bientôt, j'ai décidé de mettre au net le récit qu'elle avait fait et dont je m'étais rendu compte avec émotion qu'il ne s'était arrêté qu'après ma naissance. Zaïda avait eu trois fils, dont mon grand-père, et plusieurs petits-enfants. Seuls mon grand-père et son fils, mon père, avaient survécu : j'étais son unique arrière-petite-fille. Zaïda m'avait dédié ses « Mémoires », sans me connaître, en ne se doutant pas que j'allais passer cinq années de ma vie auprès d'elle un peu plus tard. Elle voulait simplement que celle qu'elle voyait comme une femme du futur (moi – pauvre Zaïda, si elle m'avait vue avec mon premier mari...) sache ce qu'avait vécu une femme du passé, et qu'elle en tire les leçons. Pour ce qui était de la première décennie de mon âge adulte, c'était raté.

J'ai mentalement promis à Zaïda de faire mieux par la suite. Peut-être même de reprendre mes études et de faire médecine, maintenant qu'à nous autres femmes cette possibilité était offerte – comparativement – sur un plateau. Je suis rentrée à Lausanne. Le soir, pendant les week-ends, j'ai unifié le récit de Zaïda dans la langue que, à force, je parle et j'écris le mieux – le français. Tout au long de ce travail de rédaction, j'ai eu la voix de Zaïda dans l'oreille, nous avions tant parlé français ensemble que j'ai eu la sensation qu'elle me dictait ce qu'il fallait écrire.

Mémoires

de

Zadie De Vico

Tatley Barber Giocondo

Si je ne devais penser qu'à ma propre vie, [mes doutes] seraient secondaires – mais je désire être un brise-glace pour d'autres, est-ce que j'y arriverai ? La responsabilité que j'ai assumée est grande, j'ai le sentiment que je représente mon sexe tout entier, et que si je ratais ma vie [de médecin], je serais une malédiction pour mon sexe tout entier.

MARIE HEIM-VÖGTLIN,
première femme médecin suisse
Correspondance, 1869

I

MA VIE à moi, ma vraie vie, a commencé à dix-huit ans. Jusque-là, j'avais fait plaisir à Papa, j'avais fait plaisir à Maman, à Mrs. Steen, ma nourrice, puis à Miss Welti, ma gouvernante. J'ai beaucoup aimé Miss Welti, qui a réussi à me parer le crâne de toute l'éducation qui sied à une jeune fille de la haute société – français et allemand compris – sans que je me sente contrainte d'apprendre. Miss Welti m'a amusée et intéressée dix ans durant. Elle s'appelait Louise mais, suivant les ordres de ma mère et l'usage de l'époque, je ne l'ai jamais appelée, même après son mariage, autrement que « Welti ». Mais n'anticipons pas.

Ma vie à moi a commencé par un jour de fin avril, l'année de mes dix-huit ans. Je suis issue d'un père qui avait emporté, de je ne sais quel duché italien dont il venait, dont il ne parlait guère et où il n'a

jamais eu envie de retourner, un titre de petite noblesse dont il faisait peu de cas. En Angleterre, il avait été adoubé grâce au prince consort, qui avait pour lui de la sympathie et avait en quelque sorte voulu lui restituer son titre de baronnet. C'est en tout cas ce qu'on m'a dit (ou ce que j'ai cru comprendre), je ne peux pas me targuer de souvenirs personnels, lorsque le pauvre Albert est mort j'avais deux ans. Mais bon, mon père était Lord, ma mère était Lady et moi j'étais Honorable demoiselle.

Mon père a eu deux femmes. Celle qu'il avait en arrivant d'Italie, morte depuis, avec qui il avait eu un fils, mon demi-frère aîné Simon, et ma mère, une Anglaise de pure souche, fille de comte – et, croyez-moi, c'était impossible de l'oublier, surtout par sa fille, à laquelle on répétait jour et nuit, littéralement, qu'une petite-fille de comte se conduit comme ceci et pas comme cela, et surtout, ma chère fille, n'oubliez jamais que le moindre faux pas entraîne toute la famille dans la ruine (ruine sociale s'entend).

Simon n'aimait pas cela plus que moi.

« Tu sais quoi ? » a-t-il dit un jour. « Dès qu'on sera libres de faire ce qu'on veut, on changera notre nom en Vico, on absorbera la particule. »

« Moi, je serais plutôt pour qu'on s'appelle Smith, comme ça on serait vraiment anonymes. »

« Non, non, ne soyons pas anonymes. Un nom exotique, c'est mieux. Mais je veux être roturier. »

Inutile de préciser qu'il n'en a jamais rien fait. Moi non plus, mais moi, je n'en ai pas vraiment eu besoin.

Tout ça pour dire que ce titre de noblesse ne rapportait rien, car nous vivions comme de grands bourgeois, et mon père allait travailler à la City tous les

matins, contrairement aux Lords héréditaires qui se contentent de dépenser les fortunes amassées par leurs ancêtres et les revenus de leurs domaines. En revanche, le fait d'appartenir à la noblesse pesait sur nous, ou pour le moins sur moi, comme un lourd fardeau.

Ma gouvernante et moi vivions à la campagne, en Cornouaille où ma mère avait grandi, et c'est là que je passais le plus clair de mon temps. Ma mère, elle, était le plus souvent à Londres. L'année précédente, pour la première fois, elle avait décrété que je me rendrais à la capitale pour « la » Saison – moment vital, surtout pour ma génitrice, qui attendait avec impatience le moment de lancer sa progéniture sur le marché du mariage et faire en sorte qu'en deux ans, trois au maximum, elle ait mis le grappin sur un mari titré et fortuné.

Cette année-là, il était donc impératif que j'aille à Londres. Ma mère m'avait écrit qu'elle avait acheté des étoffes, et qu'elle s'était assuré les services d'une couturière de renom. J'étais censée arriver un tel jour, chaperonnée par Miss Welti et par ma femme de chambre, Jenny.

On se rendait de chez nous à la gare la plus proche du Cornwall Railway en voiture à chevaux, et j'avais la sensation qu'il fallait plus de temps pour cette partie-là du trajet que pour le reste du voyage car, une fois qu'on était assis dans ce train, en quelques heures on était à Paddington.

Nous sommes donc parties, toutes les trois, par un matin pluvieux d'avril dans la calèche familiale, et au bout de quelques miles nous avons eu un accident : la voiture a perdu une roue en pleine campagne. Jenny était blessée, le cocher assommé par le choc, et la pauvre Welti se tordait de douleur et d'inquiétude.

« Quand je pense qu'à Londres Madame votre mère vous attend à la gare, que demain vous avez deux essayages, que dans trois jours vous avez votre premier bal ! Si vous n'êtes pas dans ce train, Lady De Vico ne me le pardonnera jamais ! »

En bons campagnards, nous étions partis tôt, et serions arrivés à la gare de Saint Askin plusieurs heures avant le train de toute façon.

J'ai essayé de parlementer avec le cocher, qui, encore tout étourdi, n'était pas en état de se lever.

« Est-ce qu'il y a une auberge, un relais, à proximité ? » lui ai-je demandé.

« À au moins deux miles », a-t-il répondu, laconique et vaseux.

« Bon, eh bien, je vais y aller. »

« Vous n'y pensez pas ! Vous ne pouvez pas vous rendre dans une auberge toute seule ! », ça, c'était tout Welti.

« Venez avec moi. »

« Je ne peux pas, je me suis tordu la cheville. »

« Bon, alors, vous voyez bien. Jenny est blessée, vous êtes immobilisée, le cocher est hors de combat. On va rester ici à ne rien faire alors que moi je suis parfaitement valide ? Que voulez-vous qu'il m'arrive ? »

Elle a encore émis quelques objections, mais s'est calmée tout à fait lorsque je lui ai dit que je ferais l'impossible à la fois pour leur envoyer des secours et pour ne pas manquer mon train.

Elle m'a remis un billet de chemin de fer, j'ai pris le plus petit de mes sacs, et je me suis mise en route. Au bout d'une interminable trotte, j'ai trouvé le relais, The King's Arms. C'était une auberge à l'ancienne, où l'on pouvait changer ses chevaux, dormir,

se sustenter. Le Cornwall Railway existait depuis aussi longtemps que moi (j'étais née le jour où le prince Albert avait inauguré la ligne, le 2 mai 1859), mais le monde des diligences était encore très présent, surtout dans cette partie lointaine du royaume qu'était le duché de Cornouaille.

Je suis entrée, et j'avoue que, en dépit de ma belle assurance, je me suis sentie quelque peu intimidée. La salle regorgeait de monde. On était encore à quelque distance du train, et la plupart de ces gens, venus des coins les plus reculés de la campagne, s'apprêtaient sans doute à aller le prendre. Une serveuse est venue à ma rencontre et m'a fait asseoir à une table déjà bondée.

J'ai essayé de lui expliquer qu'il y avait des accidents sur la route, qu'il fallait envoyer quelqu'un, mais c'était peine perdue. Tout ce qui l'intéressait, c'était de savoir si je voulais manger et si je voulais boire. Quand, de guerre lasse, je lui ai demandé du thé, elle m'a dit avec brusquerie que, en ce moment, elle ne servait que de la bière. Et elle est partie.

J'étais là, les poings serrés, me demandant comment faire en sorte que les gens du relais envoient quelqu'un au secours de Miss Welti et des autres, lorsqu'un jeune homme s'est penché vers moi, par-dessus la table.

« Est-ce que je peux vous aider, Madame ? »

« Oui, si vous réussissez à attirer l'attention de l'aubergiste pour l'envoyer à deux ou trois miles sur la route de Tregony, où ma gouvernante, ma femme de chambre et mon cocher sont blessés à côté de notre calèche qui a perdu une roue. »

Il a fait un geste rassurant, s'est extirpé de son siège et est sorti. Par la fenêtre, je l'ai vu se diriger

vers les écuries. Voilà ce que j'aurais dû avoir la présence d'esprit de faire. Pendant ce temps, la serveuse a posé devant moi une chope de bière énorme et a tendu la main pour que je la paie ; je me suis exécutée en soupirant. Toute discussion était inutile. Je suis restée là à fixer ma bière et à me sentir misérable. J'allais certainement manquer le train.

Quelqu'un m'a touché le bras, je me suis tournée. Mon homme de tout à l'heure s'est incliné.

« Ils vont y aller, Madame. En attendant, puis-je vous proposer un endroit un peu plus confortable ? J'ai vu une petite table libre dans le coin, je l'ai retenue pour vous. »

Je me suis levée sans un second regard à la bière ; il m'a offert son bras, je l'ai pris, et nous avons traversé la salle.

Nous nous sommes assis, et il a réussi à commander du thé. Il était beaucoup plus efficace que moi.

« En fait, je devrais prendre le train », ai-je dit. « Ma mère m'attend à Paddington, ma couturière m'attend dans son atelier demain à l'aube, si je n'arrive pas, ça va être la tragédie du siècle. »

Il a sorti une montre de son gousset :

« Je crains que vous n'ayez déjà manqué votre train – sauf peut-être si je vous prends en croupe sur mon cheval et qu'on y va ventre à terre. »

« Vous feriez ça ? Vous ne me connaissez même pas. Et je ne vous connais pas. »

Il s'est levé, s'est incliné :

« Basil Tatley, pour vous servir, Madame. »

Je me suis levée à mon tour et j'ai fait la petite révérence de rigueur.

« Zadio De Vico. Enchantée de faire votre connaissance. »

Et c'est vrai, ai-je pensé. C'était la première fois de ma vie que j'étais seule avec un homme, et j'aurais pu plus mal tomber. Il devait avoir quelques années de plus que moi – cinq, j'estimais. Il était vêtu avec goût, sans ostentation, il était bien proportionné, son visage était avenant, ses cheveux noirs étaient bouclés, ses yeux gris étaient rieurs, et ma première impression était que ses manières étaient d'un gentleman.

« Vous êtes kernévote ? » m'a-t-il demandé.

« Oui, par ma mère. Mon père est italien. Et vous ? »

« Je suis un Anglais de pure souche. Mon père siège à la Chambre des Lords, mon frère aîné s'apprête à faire de même, mon deuxième frère est dans l'armée comme il sied à son rang, mon troisième frère est dans les ordres, puisque c'est le sort immuable des troisièmes fils, et moi, qui ai la chance d'être le cadet, je peux choisir. Je suis beaucoup moins riche que mes frères et néanmoins pas à plaindre, vu que, en plus, je suis beaucoup plus libre. »

La salle s'était quelque peu vidée, et Basil Tatley et moi avons dû penser ensemble que l'heure avançait.

« Alors, ce train », a-t-il dit avec un sourire. « On essaie ? »

« Essayons. »

Nous avons abandonné notre thé, sommes allés aux écuries prendre son cheval, il m'a fait monter en croupe et nous y sommes allés à un train d'enfer. Ça n'a pas suffi, le train nous est parti sous le nez.

En route, il s'était mis à pleuvoir des cordes et nous étions trempés. Qui plus est, le cheval avait commencé à boiter. Et nous étions là, devant la petite gare, tenant ensemble la bride du cheval, pliés en deux de rire. Je ne sais plus ce qui avait provoqué

cette hilarité, si ce n'est, dis-je aujourd'hui, l'excitation qui était montée en nous pendant le trajet. C'était la première fois que je passais une demi-heure (une heure peut-être, j'avais perdu la notion du temps) en tenant à bras-le-corps un homme. Quoi qu'il en soit, cet éclat de rire a marqué la frontière de mon indépendance. J'aurais dû me faire du souci pour ma mère, me sentir responsable de l'essayage manqué. Mais je ne pouvais pas. Il m'était arrivé quelque chose à moi, Zadie, j'avais pris plusieurs décisions complètement en dehors du cadre familial – je ne sais pas comment expliquer cela. En tout cas, c'est un moment que je n'ai jamais oublié. Trois-quarts de siècle plus tard, il est aussi frais que s'il s'était passé hier.

« Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Je ne peux pas vous ramener, il faut d'abord que je fasse soigner mon cheval. »

« Je dirais qu'il faut nous soigner, nous aussi, avant que nous n'attrapions une fluxion. »

Nous sommes partis à la recherche d'une auberge. Il n'était pas encore midi, mais le ciel était si bas qu'on se serait cru à cinq heures du soir.

L'auberge dans laquelle nous sommes entrés, The Grenville's Arms, était à moitié vide, et la femme de l'aubergiste était derrière le comptoir. En nous voyant, elle a levé les bras au ciel.

« Mes pauvres enfants, mais vous êtes trempés ! Venez vite vous sécher. »

Elle est venue à notre rencontre, m'a pris le bras, m'a amenée jusque devant la cheminée, m'a ôté mon manteau et a tâté ma robe.

« Vous êtes trempée jusqu'à l'os ! »

J'ai dû me contenter de faire oui de la tête, je claquais trop des dents pour articuler le moindre mot.

« Mes pauvres agneaux ! Je vais vous donner une chambre, vous vous mettez sous les couvertures, et on va faire sécher vos vêtements. Sinon vous attrapez la mort. Venez. »

Nous sommes montés à l'étage, elle a ouvert la porte d'une grande pièce, nous a fait signe d'entrer.

« Marc ! Marc ! »

Le dénommé Marc est arrivé.

« Oui, M'dame Penny ? »

« Fais un grand feu dans la cheminée, avant que ces tourtereaux n'attrapent mal. »

Pas une seconde elle n'a semblé penser que nous pourrions ne pas être mariés. Une jeune femme seule avec un homme, en ce temps-là, ce n'était concevable que si c'était une fille de mauvaise vie (et je n'avais pas la tête à ça) ou si c'était son épouse. Nous avions l'air de deux jeunes gens de bonne famille, nous ne pouvions par conséquent qu'être mariés.

Dame Penny nous a laissés en nous promettant de revenir prendre nos habits dans quelques minutes, et je suis restée seule dans la chambre avec Basil Tatley – un homme inconnu, et la perspective de me retrouver, déshabillée, dans un lit avec lui.

« Je ne regarde pas, Mademoiselle, déshabillez-vous et enfiler-vous sous les couvertures, vous tremblez comme une feuille. »

« Et vous ? »

« Je vais m'asseoir près du feu. J'ai moins froid que vous. »

Il a joint le geste à la parole, m'a tourné le dos résolument et s'est approché de la cheminée, qu'il a fixée aussi longtemps que je n'aie pas dit :

« Vous pouvez vous retourner. »

Je m'étais déshabillée, je m'étais couchée et j'avais tiré les couvertures jusqu'au menton, non sans avoir défait mon chignon, qui était aussi mouillé que mon manteau.

Il m'a regardée un instant, saisi.

« Que vous êtes belle ! »

Il a fait un pas. À cet instant, heureusement, on a frappé à la porte, et Dame Penny est entrée. Je n'aurais pas su que répondre.

« Tenez, mes agneaux, voilà une chemise pour la petite dame, et en voici une pour vous, Monsieur. Bien sûr, par chez nous on est plus corpulent que vous. Mais, pour une fois, cela ne vous dérangera pas plus que ça. Allons, mon garçon, sortez de ces vêtements. »

« Mais... »

« Je vous en prie, j'ai l'âge d'être votre mère, j'ai vu des dizaines d'hommes nus dans cette auberge, vous n'êtes pas le premier à qui je prête une chemise pendant que nous séchons ses habits. »

Il a cédé, la brave femme est repartie avec ses vêtements. Entre-temps, j'avais enfilé une chemise, et Basil Tatley s'était introduit dans l'autre ; il est venu s'asseoir sur le lit. J'ai repoussé les couvertures et je me suis levée, c'est tout ce que j'ai trouvé pour éviter qu'il ne se couche avec moi. Et pour me donner une contenance, je lui ai pris la main, j'ai fait une petite révérence, et j'ai dit, d'une voix quelque peu embarrassée, j'imagine :

« Je crois, Monsieur, que vous m'aviez promis cette danse. »

Il ne s'est pas démonté. Il s'est levé à son tour, s'est incliné très bas.

« Tout l'honneur est pour moi, Madame, j'attendais cet instant depuis longtemps. »

Il m'a pris la main, m'a entouré la taille de son autre bras, a commencé à siffler une valse, et il m'a entraînée dans une danse effrénée.

Je ne sais pas combien de temps nous avons dansé ainsi. Lorsque nous nous sommes arrêtés, nous étions serrés l'un contre l'autre. Pas de robe à tournure pour garder la distance. Il ne restait qu'une chose à faire, et nous l'avons faite, sans hésiter, sans discuter : nous nous sommes embrassés.

C'était la première fois qu'un garçon m'embrassait vraiment, et je n'étais pas sûre de savoir m'y prendre.

« Laisse-toi aller », a dit Basil d'une voix quelque peu étranglée.

Ça m'a ramenée à la réalité, j'ai reculé d'un pas, à regret, je l'avoue.

« Ce n'est pas précisément ce que Maman m'a dit que je devrais faire avec un garçon, Basil. »

« Ce n'est pas précisément ce que Papa m'a dit que je devrais faire avec une demoiselle, ma chère Zadie. On arrête tout ? »

« Qu'est-ce que je fais si je..., si nous..., si après, je dois expliquer à un fiancé pourquoi je..., je..., tu vois ce que je veux dire. »

« C'est de ta virginité que tu parles ? »

« Une demoiselle ne parle pas de ces choses-là. Mais elle y pense... sans arrêt même. »

Il m'a regardée avec gravité.

« Je vois. Mais je me dis que je peux t'éviter une explication gênante : épouse-moi. »

J'ai éclaté de rire.

« Basil ! je te connais depuis deux heures. Tu pourrais être un ivrogne, un joueur, un don Juan, un assassin, un imposteur... »

« ... un pirate, un voleur, un souteneur... C'est vrai. Mais le fait est que je ne suis que Basil Tatley, artiste. »

« Ah bon, artiste ? Quel genre d'artiste ? »

« J'écris pour le théâtre, et je peins. »

« Pour ma mère, ça ou ivrogne, joueur, souteneur, et caetera, c'est du pareil au même. »

« J'ai une fortune personnelle. Pas excessive, car nous sommes quatre garçons et je ne suis que le cadet, mais enfin, suffisante pour vivre. »

« Tu n'es pas sérieux. »

Il m'a regardée, la mine peinée.

« Maintenant que tu m'as dit tout ce qu'il fallait pour que je comprenne que tu te méfies de moi, ma chère Zadie, daignerais-tu me faire savoir si, à part ça, je te plais ? »

Nous étions debout, inconnus l'un de l'autre, dans des chemises trop grandes, pieds nus, envisageant le plus sérieusement du monde de nous marier. J'ai été prise, encore une fois, d'un fou rire. Basil s'est joint à moi et nous avons ri, comme ça, sans nous toucher, pendant je ne sais combien de temps.

Je me disais que j'avais eu le coup de foudre pour ce garçon, qu'il était beau en dépit de sa ridicule chemise – et que je n'avais qu'une envie... Mais j'avais peur.

Peu à peu, notre fou rire s'est calmé, et nous sommes restés là, face à face. Il a tendu la main : si j'y mettais la mienne, un pacte serait scellé. Je le savais. Les Chinois disent que nous ne sommes jamais que la moitié de nous-même, et qu'il y a toujours quelque part un être qui est l'autre moitié. J'avais la sensation irrépressible, déraisonnable si je m'en tenais aux conventions, que cet inconnu était mon autre moitié.

J'ai avancé ma main, il l'a prise et l'a serrée à me briser les os.

« Il me semble te connaître depuis toujours », a-t-il dit d'une voix émue, comme s'il avait lu dans mes pensées. « On se marie. »

« D'accord. »

« Dans deux jours, on sera mariés. »

« Dans deux jours ? »

« Je vais aller chercher une licence spéciale. »

« Et qui va organiser ça ? »

« Mon frère, pardi. Tu as dix-huit ans ? »

« Disons que oui. Dans huit jours. »

« C'est parfait. »

Nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre. Et tout ce que notre éducation nous avait inculqué a été balayé d'un seul coup. Tout ce que ma mère avait pu me dire des séducteurs sans scrupules s'est envolé, je n'avais plus qu'une envie. Je n'ai pas pensé une seconde que je pourrais tomber enceinte, que ce garçon pouvait être un imposteur, que le lendemain je pourrais ne plus le revoir.

Bien entendu, j'avais peur parce que je savais, je l'avais entendu chuchoter par les servantes, que la première fois ça fait mal. Que la première nuit, souvent ce n'est pas très bien.

Je n'ai pas eu mal, et ma première nuit avec Basil a été aussi fantastique que toutes celles qui ont suivi. Nous n'avons pas pris le temps de manger, nous n'avons qu'à peine pris le temps de dormir : nous nous sommes aimés frénétiquement. Lorsque le jour a point à la fenêtre, il me semblait ne plus savoir où je finissais, et où Basil commençait. J'avais la sensation d'être au paradis.

« Il faut que j'aille à Londres », ai-je dit pendant que nous nous habillions, après nous être lavés tant

bien que mal dans l'eau froide que nous avons trouvée dans le broc.

« Je viens avec toi. »

« Mais tu n'as pas de bagages... »

« Toi non plus. »

« Oui, mais moi, j'ai une mère qui m'attend avec une armoire pleine de robes. »

« Ne t'en fais pas, dans la maison de mon père il y a de quoi m'habiller pour toutes les occasions. »

Nous avons tout juste pris le temps d'avaler un solide breakfast, de confier le cheval de Basil à l'un des garçons d'écurie, et d'aller à la gare.

J'étais sûre que Jenny et Miss Welti seraient sur le quai, mais elles n'y étaient pas.

Nous avons fait le voyage en réussissant à ne choquer personne (à ne pas provoquer de scandale, aurait dit ma mère), assis côte à côte, mon genou droit effleurant son genou gauche, ma main posée sur la banquette touchant la sienne. À part ça, nous avons échangé des sourires qui devaient être plus indécents que si nous nous étions dévêtus en public, et nous avons parlé jusqu'à n'en plus pouvoir. Auparavant, je n'avais jamais discuté ainsi, des heures durant, sans interdits et sans tabous, avec personne. Nous n'avons pas parlé de nous. Nous avons parlé de livres que nous avons lus, ou que l'un de nous n'avait pas lus, et alors l'autre les lui racontait. Son auteur préféré était Wilkie Collins. Le mien était Jane Austen. Basil m'a parlé des théâtres londoniens, où je n'étais jamais allée. Dès que nous quittions les livres, d'ailleurs, c'était surtout lui qui parlait, tout ce que je pouvais raconter d'autre lui était familier.

Nous étions déjà presque à Londres lorsqu'il m'a demandé :

« Quel est le premier bal auquel tu iras ? »

« Celui de Lady Sutton, si on arrive à faire ma robe à temps. Il a lieu dans trois jours. C'est du moins ce que ma mère m'a dit. »

Il s'est tâté, a sorti de sa poche un carnet et un crayon, a griffonné quelques mots sur un feuillet qu'il a arraché et qu'il m'a tendu.

« Voici mon adresse, débrouille-toi pour me faire savoir si ta mère a changé d'idée. »

« Et qu'est-ce que tu feras ? »

« Ne t'occupe de rien. Dans trois jours nous danserons ensemble. »

J'ai baissé les yeux sur la feuille.

« Quoi ? Barronbridge House ! Tu es un Barronbridge ? »

« À peine. Je suis le cadet. Je ne porterai jamais de titre. »

« Mes parents connaissent les tiens. »

« Il me semblait aussi avoir déjà entendu votre nom. Mais parce que je suis le dernier-né, j'ai eu le droit d'aller à Oxford et d'y étudier ce que je voulais, cela fait des années que je ne suis que rarement à la maison, je ne sais plus guère qui ils fréquentent. » Il a eu un sourire presque timide. « Lorsque je suis né, mon troisième frère avait déjà neuf ans. Je crois que j'ai été la tuile de la famille. J'ai vécu un peu à part. »

Entre-temps, nous étions arrivés à la gare de Paddington. J'ai essayé de repérer dans la foule quelque visage connu, mais il n'y avait personne, bien entendu.

Il a fallu que je plaide avec vivacité pour que Basil ne m'accompagne pas jusque chez moi. Je n'avais pas l'intention de parler de lui à qui que ce soit ce jour-là.

« Tu ne peux pas rentrer toute seule ! »

« Tu veux rire ! Je prends un fiacre, dont je descends devant la maison. Ne commence pas maintenant à me traiter comme une violette qu'il faut mettre sous cloche. »

Cela a provoqué encore un fou rire, que le cocher du fiacre a partagé avec nous tant c'était contagieux, sans savoir pourquoi nous riions. Basil lui a donné l'adresse et il est resté sur le trottoir, à nous regarder partir.

Pendant les quelques minutes que j'ai passées seule dans cet espace clos, j'ai enfin formulé l'évidence : je venais de vivre quelque chose d'irréversible. Je reverrais Basil ou pas, j'aurais un enfant ou pas (car, toute innocente que je fusse, je n'ignorais pas que le risque était réel), tout cela m'était égal. Je ne serais plus jamais l'Honorable Zaïda De Vico – j'étais, pour parler comme ma mère, déshonorée, et cela me remplissait d'aise.

Avec le recul, je peux confirmer ce que je présentais si confusément ce jour-là, mais que je n'aurais pas (pas encore) pu formuler : les trente heures que je venais de vivre ont déterminé le reste de ma vie.